

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

Laures fleuries, combien les murs nus eussent été plus saisissants! J'ignore si le fauteuil et l'armoire appartinrent au poète. La seule chose authentique, — ironie du destin! — est la momie de sa chatte qu'on a mise dans une niche, derrière une vitre. Cette exhibition est d'un goût aussi douteux que les vers d'un nommé Quarengo, écrits au-dessous, que je traduis par curiosité. C'est la chatte qui parle: « Le poète toscan brûla d'une double flamme; je fus son plus grand amour, Laure le second. Pourquoi riez-vous? Si Laure était digne de lui par sa divine beauté, je le fus par ma fidélité. Si elle excita son génie poétique, c'est moi qui veillai pour que ses écrits ne devinssent pas la proie des terribles rongeurs. Vivante, j'éloignai les rats; morte, je les effraie encore; et dans mon corps inanimé survit mon ancienne fidélité. » N'aurait-il pas mieux valu graver le célèbre sonnet composé par Alfieri, le jour où il visita la maison d'Arquà?

La collection des vieux registres que les visiteurs signèrent est curieuse à parcourir. J'y ai cherché le nom de Byron qui y figure deux fois, en 1817 et en 1821. Je ne me souviens plus dans lequel de ses ouvrages il a traité Pétrarque de « vieux radoteur » et de « métaphysicien pleurard ». Avec son tempérament impulsif et passionné, il ne devait guère comprendre, en effet, la fidélité amoureuse, et préférerait, sans doute, à l'époux de Laure, les maris du genre de Guiccioli. Mais néanmoins, ce ne fut